



SIMON STRANGER

N'OUBLIEZ PAS LEURS NOMS



LE LIVRE

Dans la tradition juive, on dit qu'un être humain meurt deux fois. La première lorsque son cœur cesse de battre et que son cerveau s'éteint, la seconde quand son nom est prononcé, lu ou pensé pour la dernière fois. Pour lutter contre l'oubli, des « pavés de mémoire », portant chacun le nom gravé d'une victime des nazis, ont été scellés partout en Europe, en face de leur dernier domicile.

L'un d'eux, à Trondheim, en Norvège, porte le nom de Hirsch Komissar, assassiné le 7 octobre 1942. Il était l'arrière-grand-père de l'épouse de Simon Stranger.

En cherchant à lui rendre hommage, l'écrivain découvre une histoire incroyable. La maison où s'installa le propre fils de Hirsch, Gerson, avec sa famille, à partir de 1948, est l'endroit même où Henry Oliver Rinnan, un agent double, avait installé son quartier général et une salle de torture pour les Juifs et les résistants. Une villa d'une banalité à pleurer, surnommée Bandeklosteret, le « cloître de la bande ».

Pourquoi ? Ironie du sort ? Ignorance ? Ou désir de recouvrir le passé et de retourner le cours de l'histoire ?

Ce livre, construit comme un lexique implacable, un puzzle de mots, de supputations et d'archives, est une tentative pour repousser la seconde mort et redonner vie à ce qui a disparu.

L'AUTEUR

Simon Stranger est né le 11 février 1976 à Oslo, en Norvège. Il a étudié la philosophie et l'histoire religieuse à l'université d'Oslo, où il vit avec sa femme et leurs deux enfants. Un jour, par hasard, lors d'une conversation, il apprend que les ancêtres juifs de son épouse ont vécu après-guerre dans une maison maudite, un haut lieu de la torture nazie. Intrigué et bouleversé, désireux de savoir et de transmettre la vérité, il plonge dans les archives et les souvenirs

pour raconter leur histoire, parallèlement à celle du bourreau Henry Rinnan. *N'oubliez pas leurs noms* est traduit dans vingt-deux pays.

LE TRADUCTEUR

Né en 1969, Jean-Baptiste Coursaud est l'auteur d'environ 150 traductions, du norvégien, danois, suédois et allemand. Il a notamment traduit Sara Stridsberg, Jon Fosse, Dag Solstad, Johan Harstad ou Mikaël Ross. Il est également aide-scénariste pour des auteurs germanophones de bande dessinée.

N'oubliez pas leurs noms
Encyclopédie de la lumière et des ténèbres

Simon Stranger

N'oubliez pas leurs noms

Encyclopédie de la lumière
et des ténèbres

Traduit du norvégien
par Jean-Baptiste Coursaud



116, rue du Bac, Paris 7^e

© 2021, éditions Globe, Paris, pour l'édition française
© Simon Stranger
First published by H. Aschehoug & Co. (W. Nygaard) AS, 2018
Published in agreement with Oslo Literary Agency
Titre de l'édition originale :
Leksikon om lys og mørke

Illustration de couverture : © Gabriel Gay

Dépôt légal : octobre 2021

ISBN : 978-2-38361-024-3

A

A comme accusation.

A comme audition.

A comme arrestation.

A comme annihilation, comme anéantissement, comme tout ce qui va être aboli et coulisser dans l'oubli. Les souvenirs et les émotions. Les objets et les biens personnels. Ce qui a constitué le cadre d'une vie. Les chaises sur lesquelles on s'est assis et le lit dans lequel on a dormi vont être sortis d'une maison pour être transférés dans une nouvelle maison. Les assiettes vont être posées sur une table par de nouvelles mains, les verres seront portés aux lèvres de nouvelles personnes qui en boiront l'eau ou le vin avant de se tourner vers une autre personne dans la pièce pour continuer la conversation entamée. Les choses chargées d'une histoire vont un jour perdre leur signification et se métamorphoser en forme pure, comme un piano à queue apparaîtrait aux yeux d'un cerf ou d'un coléoptère.

Un jour elle adviendra, la mort. Un jour, tous autant que nous sommes, nous connaîtrons notre tout dernier jour, sans toutefois que nous sachions quand ce dernier jour tombera, ni d'ailleurs comment notre vie s'arrêtera. J'ignore si je passerai les dernières heures de ma vie dans une maison de retraite, secoué par une toux convulsive,

des pans de peau blanchâtre et flasque pendouillant aux avant-bras comme de la pâte à pain se décollant d'une louche ; ou si je mourrai brusquement, de manière inattendue, à l'âge de quarante-cinq ou quarante-six ans, d'une maladie ou d'un accident.

Peut-être serai-je tué par un fragment de glace tombé du toit d'un immeuble, il se sera rompu à la suite des vibrations causées par une perceuse dans le sol de la salle de bains à l'étage du dessous, ou à la suite d'un souffle d'air chaud en provenance du jardin de la cour intérieure ; il passera devant les salons et les chambres à coucher puis me percutera en pleine nuque alors que je lis tête penchée les informations sur mon portable, le téléphone me glissera des mains et restera allumé sur le trottoir pendant que les gens effarés s'agglutineront en arc de cercle autour de mon corps ; autant de badauds passant ici par hasard qui se souviendront de mauvaise grâce qu'un abîme se trouve toujours non loin de chacun de nous, même s'il ne se manifeste pas très souvent : tout ce que nous sommes, tout ce que nous possédons peut nous être soustrait d'un coup, dans l'ordinaire du quotidien.

Dans la tradition juive, il se dit qu'un être humain meurt deux fois. La première lorsque le cœur cesse de battre et que les synapses du cerveau s'éteignent, comme une ville privée brusquement de courant.

La seconde quand le nom du défunt est prononcé, lu ou pensé une toute dernière fois, que celle-ci ait lieu cinquante ou cent ou quatre cents ans plus tard. Là seulement la personne disparaît à jamais, est rayée de toute vie terrestre. Cette seconde mort est à l'origine du projet de l'artiste allemand Gunter Demnig qui a eu l'idée de créer des pavés recouverts d'une plaque en laiton, elle-même gravée du nom des Juifs assassinés par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, puis de les sceller sur le trottoir face au dernier domicile où ces Juifs ont vécu. Il appelle *Stolpersteine* ces pavés de mémoire, littéralement : « pierres contre lesquelles on trébuche ». L'œuvre est une tentative pour repousser la seconde mort car, en inscrivant sur le

sol le nom des victimes, l'artiste oblige ainsi les passants à se pencher des décennies durant pour les lire et ce faisant à maintenir les morts en vie, de même que sont maintenus en vie les souvenirs de l'un des plus sombres chapitres de l'histoire européenne, sous la forme de cicatrices ostensibles sur le visage de la ville. Pour l'heure, soixante-sept mille *Stolpersteine* ont été posées dans différentes villes d'Europe.

L'une d'elles est la tienne.

L'un de ces pavés porte ton nom et a été incorporé au trottoir, face à l'endroit où tu vivais, dans la ville de Trondheim, au centre de la Norvège. Il y a quelques années de cela, mon fils s'est accroupi devant ce pavé de mémoire pour, avec sa moufle, débarrasser le métal des cailloux et autres poussières. Puis il a lu à haute voix :

– « Ici vivait Hirsch Komissar ».

Mon fils, qui venait d'avoir dix ans cette année-là, est l'un de tes arrière-arrière-petits-enfants ; à l'instar de ma fille, qui avait six ans en ce printemps et a passé les bras autour de mon cou. Ma femme, Rikke, se tenait à côté. À l'intérieur de ce cercle de gens, comme réunis pour le dépôt d'une urne, se trouvaient aussi ma belle-mère Grete et son mari Steinar.

– Oui, c'était mon grand-père, a dit Grete. Il habitait là, au deuxième étage, a-t-elle précisé en se tournant vers les fenêtres de l'immeuble derrière nous, face auxquelles tu regardais dehors, lorsque d'autres personnes que nous étaients encore en vie. J'avais toujours les bras de ma fille autour du cou pendant que mon fils continuait de lire les faits les plus élémentaires, sobres, gravés dans le laiton.

ICI VIVAIT

HIRSCH KOMISSAR

NÉ EN 1887

ARRÊTÉ LE 12.I.1942

FALSTAD

ASSASSINÉ LE 7.IO.1942

Grete a évoqué à gros traits l'invasion de la Norvège par l'armée allemande, qui a pris tout le monde au dépourvu. Elle a à nouveau raconté l'histoire de son père découvrant au matin du 9 avril 1940 des soldats qui défilaient dans les rues en uniforme vert-de-gris tandis que leurs bottes claquaient sur le sol. Rikke s'est redressée pour prendre part à la discussion, ma fille est allée se pelotonner contre elle. Seuls mon fils et moi sommes restés assis à côté du pavé de mémoire. Il a caressé la dernière ligne avec sa moufle avant de relever la tête vers moi.

– Pourquoi il a été assassiné, papa ?

– Parce qu'il était juif.

– Oui, mais pourquoi ?

J'ai senti posé sur nous le regard de Rikke qui participait aux deux conversations en même temps.

– Eh bien... les nazis voulaient assassiner tous les gens qui étaient différents. Et ils détestaient les Juifs.

Mon fils a observé un bref silence avant de demander :

– Nous aussi on est juifs ?

Ses yeux marron étaient limpides, concentrés.

J'ai cligné des paupières à plusieurs reprises, en tentant de récapituler en pensée ce qu'il savait de l'histoire familiale. Que savaient exactement mes enfants de leurs origines juives ? Nous avons dû leur expliquer que, du côté maternel, leurs arrière-arrière-grands-parents avaient émigré de diverses régions de Russie il y a plus d'un siècle. Nous avons parlé de la guerre, de la fuite de leur arrière-grand-père Gerson, qu'ils avaient tous deux eu le temps de connaître avant son décès.

Rikke inspira, voulant dire quelque chose, mais fut de nouveau happée dans la conversation avec Grete. J'ai croisé les yeux de mon fils.

– Tu es norvégien, ai-je répondu, en discernant une forme de trahison dans mes propos, en découvrant le regard de Rikke. Mais une partie de toi est aussi juive. Même si nous ne sommes pas croyants.

Je me suis relevé. J'espérais que Rikke ou Grete apporteraient une précision, qu'elles sauraient mieux que moi ce qu'il convenait de répondre dans un cas comme celui-là ; or leur discussion était déjà passée à autre chose, suivant la logique des associations, l'esprit d'escalier, elles étaient loin.

Pourquoi il a été assassiné, papa ?

Cette question m'a hanté pendant des mois. La réponse se révélait compliquée, car le temps se dépose en strates toujours plus épaisses et finit par recouvrir ce qui n'est plus. Et pourtant. En feuilletant différentes archives, en parlant à des proches de la famille, les événements du passé ont lentement refait surface.

Je n'ai pas tardé à visualiser la neige dans le centre de Trondheim.

La buée sortant de la bouche des gens qui passent devant les petites maisons en bois inclinées.

Je n'ai pas tardé à voir que la fin de ta vie commence un mercredi matin, dans l'ordinaire du quotidien.

Nous sommes le 12 janvier 1942. Tu te tiens derrière le comptoir du magasin de confection que tu possèdes avec ta femme. Tu es entouré de présentoirs à chapeaux, de bustes parés de robes et de manteaux. Tu viens de faire entrer la première cliente de la journée. Tu viens de lui expliquer l'offre vestimentaire de la maison quand le téléphone t'oblige à poser ta cigarette et ton carnet de commandes.

– Paris-Wien, j'écoute... dis-tu machinalement, comme tu l'as dit des milliers de fois.

– *Guten Morgen*, répond un homme à l'autre bout du fil, qui poursuit sur le même mode, en allemand : Suis-je bien chez monsieur Komissar ?

– Oui, en effet.

Tu réponds en allemand toi aussi, en songeant un instant qu'il s'agit peut-être d'un fournisseur de Hambourg. Oui, peut-être s'agit-il encore de problèmes de dédouanage, ces robes d'été que tu as déjà commandées. Tu es en tout cas en relation avec un nouvel employé car cette voix ne t'est en rien familière.

– Hirsch Komissar, marié à Marie Komissar ?

– Oui... À qui ai-je l'honneur ?

– Le service de sécurité de la Gestapo.

– Ah ?

Tu relèves les yeux du carnet de commandes, tu remarques que la cliente a compris la gravité de la situation, tu tournes la tête vers le mur tandis que ton cœur bat déjà plus vite. La Gestapo ?

– J'aimerais m'entretenir avec vous sur une affaire en particulier.

– Ah bon ?

Tu hésites, tu t'apprêtes à rouvrir la bouche pour demander de quoi il retourne, mais tu es interrompu dans ton geste.

– Je vous prierai de vous présenter à l'hôtel Misjonshotellet, aujourd'hui même à 14 heures, en vue d'une audition.

– Une audition ?

– Un interrogatoire, si vous préférez.

Un interrogatoire ? Au Misjonshotellet ? Mais pourquoi es-tu convoqué à un interrogatoire ? te demandes-tu, le visage toujours tourné vers le mur. Est-ce que ça a à voir avec le frère de Marie, David, et ses sympathies communistes ? L'extrémité d'un clou sans tête dépasse du chambranle. Tu poses le pouce contre le métal, tu enfonces le bout dans ta peau, tu fermes les yeux.

– Allô ? dit la voix d'un ton impatient. Vous êtes toujours à l'appareil ?

– Oui, je suis toujours à l'appareil...

Tu retires ton pouce du clou, tu vois sur la pulpe le point blanc par lequel le sang s'est écoulé de la chair. La cliente s'est arrêtée devant le portant auquel les robes sont suspendues, mais elle continue de les faire défiler du bout des doigts lorsque tu te retournes et que tu la regardes.

– Certains de mes collègues estiment que je prends un risque beaucoup trop grand... dit l'homme à l'autre bout du fil.

Tu entends le bruit d'un briquet allumé tout près du combiné.

– Ils estiment que je ferais mieux d'envoyer immédiatement une voiture qui vous conduirait chez nous. Pour que vous n'ayez pas

l'idée d'emmener vos fils et de décamper puisque vous êtes quand même, les uns comme les autres, *juifs*... précise-t-il en appuyant sur le dernier mot, avant de poursuivre d'une voix plus basse, presque sur le ton de la confidence : Mais je sais que votre épouse, Marie, est actuellement hospitalisée... Elle a fait une chute sur une plaque de verglas, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est juste... Elle a dérapé et elle est tombée il y a quelques jours. Elle s'est cassé le... l'os dans la hanche.

Tu ne te souviens plus comment on dit *col du fémur* en allemand, tu ne sais même pas si tu as appris le mot un jour. Mais le sens est là.

Tu penses : *Ce qu'il faut être bête, aussi ! Pourquoi Marie est sortie en bottines à talons par ce temps ?* Quelle imprudente... Mais une imprudente d'une élégance constante, à l'image de son obstination, elle qui veut toujours tout décider toute seule. Si d'aventure tu lui suggères de changer d'attitude par rapport à telle ou telle chose, d'être un peu plus prudente, si tu lui dis que ce n'est peut-être pas très malin d'envoyer tel ou tel courrier des lecteurs dans les journaux comme elle en a pris l'habitude, d'organiser des tables rondes à la maison où vous discutez de sujets politiques, Marie te rit au nez. Une ombre d'acrimonie voile son regard avant qu'elle ne te fasse comprendre qu'elle compte bien continuer comme elle l'entend. Et voilà, maintenant c'est fait, et regarde où ça nous mène, penses-tu à présent, toujours derrière ton comptoir, le téléphone toujours dans la main. La cliente te sourit, se dirige vers la porte. Quand elle la referme, la clochette sonne pour la deuxième fois.

– Une *fracture du col du fémur*, oui... précise l'individu sans visage à l'autre bout du fil, en te rappelant par la même occasion la dénomination allemande. Donc je pars du principe que ni vous ni vos fils ne nous fausserez compagnie, n'est-ce pas ? Sans quoi nous nous verrions obligés de prendre soin d'elle.

Prendre soin d'elle. Tu hoches la tête en silence, quand bien même nul ne peut lire au téléphone ton langage corporel, puis tu confirmes que vous n'irez nulle part.

– Parfait, monsieur Komissar. Donc vous vous présentez ici à 14 heures. Vous savez où c'est, je suppose ?

– L'hôtel ? Oui, bien sûr.

– Très bien. Alors au revoir.

Un clic résonne au moment où l'autre raccroche tandis que tu restes immobile, que tes pensées se bousculent dans ton esprit, volettent telle une nuée d'oiseaux effarouchés, chassés de l'arbre où ils étaient perchés. Que vas-tu faire à présent ? Tu lèves les yeux vers la pendule. Tu as encore du temps avant qu'il ne soit 14 heures, suffisamment de temps pour fuir tout ça, penses-tu. Tu envisages un instant de sortir le dos rond par l'arrière-boutique, de déguerpier par la porte de l'entrepôt, de t'éclipser dans les venelles puis de t'élancer, de courir aussi loin que possible, sans t'arrêter, sans t'attarder à ce goût de sang dans ta bouche, aux regards des inconnus, à tes pieds qui se fatiguent en montant les côtes. Tu pourrais courir tout du long, atteindre la forêt, te mettre à l'abri entre les pins, continuer jusqu'à la frontière suédoise où ta fille, Lillemor, vit déjà en sécurité. Ça peut marcher, penses-tu. Mais tu sais immédiatement que ce coup de tête est une chimère. Car qu'advient-il de Marie ? Et qu'advient-il de tes deux fils, Gerson et Jacob ? Si tu t'enfuis, tout retombera sur *eux*, penses-tu en refermant de l'autre main le carnet de commandes. De toute façon, même si tu parvenais à prévenir Jacob en croisant une vague connaissance à la faculté, tu ne pourrais pas joindre Gerson puisqu'il est parti en randonnée dans un chalet avec des amis de l'université. Et qu'est-ce qui lui arrivera quand il reviendra à Trondheim et découvrira que les Allemands l'attendent en bas de chez lui ? Que feront-ils de Marie ?

Sont-ils vrais, ces oui-dire qui circulent ces derniers temps dans les magasins, dans les dîners en ville, à la synagogue ? Comme quoi les Juifs sont envoyés dans des camps spéciaux à l'étranger ? Ou ne s'agit-il que de ragots, d'exagérations, d'inventions comme celles qui te faisaient voir la nuit toutes sortes de monstres sortir du noir quand tu étais enfant ?

Tu téléphones à l'une des employées qui travaille à mi-temps pour savoir si elle a la possibilité de venir te remplacer. Tu lui expliques ta convocation à un interrogatoire et lui demandes si, dans le pire des cas, dans l'hypothèse où les choses devaient traîner en longueur, elle peut tenir la boutique les jours prochains. Puis tu appelles Jacob, tu lui racontes ce qui vient de se produire, tu le pries de tout faire pour trouver Gerson. Jacob se met aussitôt à bégayer, comme cela lui arrive parfois quand il est bouleversé, tu tentes de le calmer, tu lui dis que tout va bien se passer, que ce n'est sûrement pas grave, que tu dois filer prévenir Marie à l'hôpital. Et tu raccroches. La vendeuse ne tarde pas à franchir la porte, la mine sombre elle aussi, avec la souffrance presque imprimée sur le visage, à tel point que tu te vois obligé de la tranquilliser, de désamorcer le sérieux de la situation. Après quoi tu enfiles ton manteau, tu lui dis au revoir, et tu prends la direction de l'hôpital.

De quelle *affaire* peut-il bien être question ? Sans doute rien de plus qu'une vague accusation qui ne saurait constituer un motif d'arrestation, penses-tu en montant les rues pentues, en veillant à poser les pieds sur les endroits sablés des trottoirs, à bien te retenir au garde-corps pour ne pas glisser sur les marches en pierre des escaliers où subsistent des plaques de glace pareilles à des méduses.

Oui, c'est certainement une broutille, car qu'as-tu fait dans le fond ? Rien. Voilà, c'est sans doute juste une formalité, peut-être veulent-ils simplement recenser la population juive, à moins qu'ils veuillent au pire obtenir des informations sur le frère de Marie, penses-tu en tournant à l'angle de l'hôpital.

Quelques heures plus tard, tu te retrouves au Misjonshotellet en vue de l'interrogatoire. Les lieux fourmillent de jeunes gens en uniforme. Un charivari de soldats, qui parlant, qui fumant, qui transmettant des messages. L'homme assis à son bureau devant toi tapote le bout d'un crayon contre une petite pile de documents, relève la tête et braque sur toi un regard dur et froid.

— J'ai entendu dire que vous êtes originaire de Russie, c'est vrai ?

- Oui.
- Et que vous parlez cinq langues, ou est-ce six ?
- Oui ? réponds-tu, sans trop savoir ce que tu dois ajouter.
- C’est... inhabituel. Vous avez une formation d’ingénieur, vous avez fait vos études dans différents pays, en Angleterre, en Allemagne, en Biélorussie, et pourtant... vous dirigez un modeste magasin de vêtements avec votre épouse ?
- Oui, c’est juste, je...
- Tu n’as pas le temps de terminer ta phrase.
- ... et donc vous êtes *juif*, dit-il en se renfonçant dans son fauteuil. Quels sont vos liens avec David Wolfsohn ?
- C’est mon beau-frère.
- Tu savais pertinemment que cela le concernait. Or la surprise surgit maintenant.
- Vous savez qu’il est illégal d’écouter la BBC, n’est-ce pas ?
- Oui, réponds-tu, en sentant tes mains se chercher sur tes genoux.
- Vous savez aussi qu’il est interdit de propager des informations en provenance d’Angleterre ?
- Tu acquiesces.
- Et que chacun se doit de prévenir les autorités s’il connaît quelqu’un qui commettrait ce genre de délit ?
- Comment sait-il tout ça ?* penses-tu. Avec l’énergie du désespoir, tu fouilles ta mémoire en quête des lieux où tu serais allé, où vous auriez parlé des dernières nouvelles en provenance d’Angleterre, or tu ne vois pas où cela pourrait être, ni qui pourrait avoir intercepté vos discussions.
- Nous avons la preuve que ces informations ont été partagées dans un café dénommé... Kaffistova.
- C’est donc là. Bien sûr. Le Kaffistova.
- Nous savons également que vous vous rendez très souvent au port. Pouvez-vous nous expliquer ce que vous y faites ?
- Je vais y réceptionner des marchandises.

Quelqu'un t'aura suivi, forcément. Quelqu'un aura écouté tes conversations en catimini, tout comme celle que tu as eue au Kaffistova. Quelqu'un qui maîtrise le norvégien. Mais qui ?

– Vous allez devoir rester ici pendant que nous creusons cette affaire.

D'un revers de main, l'homme te fait signe de t'en aller tout en adressant un regard à l'un des soldats campés devant la porte.

– Je vous remercie, monsieur Komissar, ponctue-t-il avant de pousser dans ta direction le dossier te concernant et de demander aux gardiens de te conduire dans une cellule au sous-sol.

Le lendemain matin, tu crois toujours qu'ils vont te libérer, que quelqu'un de la hiérarchie admettra que tu ne représentes aucun danger pour le III^e Reich, qu'il serait plus simple et moins onéreux de te laisser poursuivre tes activités. Or trois soldats entrent au même moment dans ta cellule, te saluent poliment et te demandent de mettre les mains dans le dos. Le métal des menottes est froid sur ta peau.

– Où allons-nous ? demandes-tu en allemand.

– Suivez-nous, se contente de répondre l'un des gardiens.

Ils te conduisent en haut des marches, à travers un corridor, et enfin dans une cour où les flocons de neige tombent doucement. Une voiture noire attend, moteur allumé. Ils te forcent à t'installer sur la banquette arrière. Puis vous quittez la ville. Il te faut un long moment avant de comprendre où vous allez.

Le camp de concentration de Falstad.

Situé à une heure de Trondheim. Un bâtiment blanc, en briques, avec une cour centrale, encadré par des baraquements, fermé par des clôtures grillagées et surmontées de fils barbelés où la neige s'est déposée en fines couches blanches sur l'entrelacement métallique.

Le portail s'ouvre, tu es conduit à travers un porche, tu passes devant un bouleau décharné, tu pénètres dans le bâtiment, tu montes au premier étage. Tu parviens à une galerie où les cellules se

succèdent en enfilade. Les portes sont en bois, percées d'une lucarne à la grille bombée. Un visage apparaît. Un autre prisonnier. Deux gardiens te regardent retirer tes vêtements, juste devant une cellule. Ils t'y font entrer. Une pièce rectangulaire, avec une fenêtre à l'autre bout, et un lit superposé. Le verrou se referme derrière toi. Tu sens l'angoisse monter en toi au moment où tu constates que tu ne peux pas t'échapper. L'angoisse au moment où tu admetts que cet endroit est sans doute la fin, que tout vient d'avoir lieu pour la dernière fois.

A comme alcool, l'alcool et surtout l'absence d'alcool, cet alcool que tu te prends à regretter dans tes premières semaines au camp de concentration, le désir d'une ivresse susceptible d'atténuer la dureté de ton entourage, d'adoucir tes pensées, d'amollir ta confusion et ta colère, de les assoupir dans des vapeurs d'oubli.

A comme association, les associations capables de surgir à n'importe quel moment, alors que tu es envoyé aux travaux forcés, alors que tu te trouves au réfectoire ou dans la forêt ; des laps de réminiscences, aussi brusques qu'inattendus, comme si tout ce qui avait existé était une brèche ouverte dans autre chose.

La terre lardée de larges entailles creusées par les roues des camions te propulse parfois jusqu'aux sentiers boueux de ton enfance, dans cette partie juive de la Russie tsariste, où les poules brun clair caquetaient derrière les clôtures, où tu décrivais toujours un grand demi-cercle pour éviter un chien galeux.

La vue d'un gardien penchant la tête en arrière et fermant les yeux dans le soleil éblouissant te transporte parfois en Allemagne alors que tu y faisais tes études, pendant ces instants époustoufflants de bonheur quand tu profitais d'une pause entre deux cours magistraux pour t'incliner contre le dossier d'un banc, dans un pays qui n'était pas encore subverti par les nazis.

Une chemise fraîchement lavée et mise à sécher près de l'un des baraquements, tendue comme une voile quand souffle le vent, te

ramène dans la boutique que Marie et toi avez construite à partir de rien, ou encore dans le camp de réfugiés à Uppsala, en Suède, que vous avez eu la bêtise de quitter, où les vêtements séchaient sur des fils à linge devant les maisons tandis que les enfants gambadaient tout autour.

A comme amnésie, une amnésie impossible lorsque tu invoques dans ta tête les visages de ta famille sitôt que le silence retombe enfin le soir dans le camp de concentration et que, les yeux fermés, tu es couché sur ton châlit entre les quatre murs de ta cellule.

A comme arêtes, ces bandes noires de terre et de cailloux déblayées de neige que tu vois tout près d'une ferme en allant aux travaux forcés dans la forêt de Falstad, un coteau que des enfants ont dévalé, juchés sur leur luge, les joues rougies par le froid, leur petite bouche libérant des cris stridents de joie.

A comme adversité, l'adversité en creux des histoires qui demeuraient dissimulées sous le pavé de mémoire et ont été révélées ces dernières années, mises en lumière ; un nombre écrasant d'histoires saturées d'adversité, comme cette myriade d'insectes qui s'esquivaient des pierres que tu soulevais dans ton enfance.

Cher Hirsch. Ce livre est une tentative pour repousser la seconde mort, pour éloigner l'oubli, car même si je ne pourrai jamais raconter en totalité l'histoire de ce qui t'est arrivé, je peux en extraire des fragments, les associer afin de redonner vie à ce qui a disparu. Je ne suis pas juif, mais mes enfants, tes arrière-arrière-petits-enfants, ont du sang juif. Ton histoire est leur histoire. Comment puis-je, en tant que père, expliquer cette haine ?

Cette matinée devant le pavé de mémoire m'a conduit dans des villages et dans des lieux où je n'étais jamais allé ; elle m'a plongé dans des archives, des conversations, des livres, des albums photo.

Mais surtout, elle m'a en dépit de tout amené au récit d'une villa très spéciale, située en périphérie de Trondheim ; à une histoire si macabre, si atroce que je la croyais impossible. Car cette maison individuelle lie notre histoire familiale commune avec l'histoire de Henry Oliver Rinnan, un jeune homme qui a fini par devenir l'un des pires nazis de Norvège.

Cette maison portant un surnom qui commence par la lettre B.
Bandeklosteret.

B

B comme bande.

B comme bâtisse.

B comme *Bandeklosteret*, « le cloître de la bande », cette villa tristement célèbre qui se dresse au sommet d'une colline, à la sortie du centre-ville de Trondheim, au numéro 46 de la rue Jonsvannsveien ; et B comme la bande à Rinnan, du nom de Henry Oliver Rinnan, qui y résidait.

Pendant plusieurs décennies après la guerre, les gens changeaient de trottoir au moment d'arriver devant la maison, comme si la cruauté qui y avait régné dans le passé allait réussir à s'exhaler dans l'air et les contaminer. C'est entre ces quatre murs que Henry Oliver Rinnan et sa bande ont élaboré leurs plans pendant la Seconde Guerre mondiale, là qu'ils ont interrogé des prisonniers, torturé, assassiné, trinqué et festoyé. Un journaliste inspectant les lieux, juste après la capitulation des nazis, a écrit ses impressions en ces termes :

Animés par une soif folle de destruction, ils ont ravagé la maison de fond en comble, comme les traces le laissent partout percevoir. Les pièces semblent dans leur totalité avoir servi à des exercices de tir : les murs et les plafonds sont criblés de balles – les tapisseries, si elles avaient l'air un peu trop intactes, ont été lacérées –, même la baignoire et le mur de la salle de bains sont transpercés de projectiles. Force est de supposer que ces tirs étaient

partie intégrante de la terreur psychique exercée sur les prisonniers détenus à la cave, dans de minuscules cachots opaques.

La maison se révèle avoir également dissimulé un autre passé, dont j'ai pour la première fois entendu parler dans la cuisine de l'une de tes petites-filles : Grete Komissar, ma belle-mère.

C'était un samedi ou un dimanche, une matinée indolente sans rien de particulier à faire, si bien que le temps s'étirait encore plus mollement qu'à l'accoutumée. Un disque de jazz tournait dans le salon où les enfants jouaient à rester en équilibre sur un ballon de gymnastique bleu ; leur doux chahut – petits éclats de rire, cognements sourds dès que leur corps tombait sur la moquette – se mélangeait aux notes calmes du piano. J'étais à la cuisine avec Grete qui préparait le repas, elle coupait des poires dont elle posait les tranches dans un plat, à côté de cuisses de poulet et de légumes. Nous parlions certainement d'un sujet ayant trait à l'enfance car son mari est apparu sur le seuil de la porte et m'a demandé si je savais que Grete avait grandi dans le quartier général de Rinnan. Les mains tenant du gras de poulet, Grete a esquissé un sourire perplexe, sans doute surprise que Steinar raconte soudain cette histoire. Le nom de Rinnan me disait vaguement quelque chose, sans que je sois en mesure d'indiquer avec exactitude qui il était. Steinar a rafraîchi ma mémoire en précisant son prénom, Henry, et ajouté qu'il avait travaillé pour les nazis en tant qu'agent double, en résumant l'ampleur des horreurs qu'il avait perpétrées dans cette maison : actes de torture, assassinats. Grete a balayé de l'avant-bras les mèches de cheveux qui lui tombaient sur le front, le couteau de cuisine toujours dans une main, du gras de poulet dans l'autre. Son apparente réticence à approfondir la discussion rendait l'ambiance curieusement tendue, mais d'un autre côté il aurait été trop flagrant pour elle de tenter de la contourner en changeant de sujet. Un nouveau cognement a résonné dans le salon, j'ai entendu Rikke demander aux enfants d'aller jouer à l'étage, puis elle est passée devant Steinar et nous a rejoints dans la cuisine.

– Alors comme ça tu as grandi là-bas ? ai-je demandé, surpris, car même si je connaissais Grete depuis plus de quinze ans, elle n'en avait jamais parlé.

– Oui, de ma naissance jusqu'à mes sept ans.

– Quoi ? a dit Rikke, qui comprenait qu'elle venait de rater un épisode.

Grete a coupé la dernière moitié de poire en deux et, comme s'il s'agissait d'une affaire insignifiante, a répété :

– Je viens de dire que j'ai grandi dans la maison de la bande à Rinnan.

À voir l'expression de Rikke, j'ai compris qu'elle l'apprenait tout autant que moi.

– On organisait même des pièces de théâtre dans la *cave*, a poursuivi Grete en insistant sur le dernier mot, tandis qu'elle appuyait du dos de la main sur la pompe du flacon de savon liquide. Dans les mêmes pièces qu'occupait la bande à Rinnan quelques années avant.

Empruntant à leurs parents vêtements, chapeaux et colliers, portant des bottines pour dames trop grandes, Grete, sa grande sœur Jannicke ainsi que des camarades du quartier avaient donné dans la cave de petites représentations théâtrales chantées. Campée en haut de l'escalier, Grete avait pour mission de distribuer aux enfants et parents du voisinage les billets d'entrée dessinés à la main. Après quoi les adultes descendaient les marches, tête baissée, papillonnant du regard.

Les images de ces enfants se mettant en scène dans une cave qui avait autrefois servi de lieu de torture, ainsi que celle de la petite fille juchée en haut des marches, n'ont pas manqué de soulever quantité d'interrogations : pourquoi diable cette famille juive avait-elle choisi d'emménager dans l'un des symboles les plus flagrants de la cruauté qui avait sévi à Trondheim ? Parce que la maison n'était pas chère ? Ou pour rattraper le cours de l'histoire ? Quelle influence cette bâtisse avait-elle eue sur ses nouveaux résidents ?

Tenant à en savoir davantage, j'ai compulsé tous les documents que je pouvais trouver au sujet de la bande à Rinnan, y compris des

photos de la villa où ma belle-mère avait grandi. J'ai eu la sensation que quelque chose se dénouait ce matin-là car, par la suite, Grete s'est mise à me raconter son enfance dans le Bandeklosteret.

Au moment où Steinar et elle ont vendu leur appartement de Trondheim, nous sommes allés les voir une dernière fois. Nous nous sommes promenés dans la rue où se trouvait jadis ton magasin, Paris-Wien, nous nous sommes arrêtés une nouvelle fois devant le pavé de mémoire qui porte ton nom, puis nous avons rejoint en voiture la petite rue où Grete a grandi, au 46 de la rue Jonsvannsveien. C'était une maison assez basse, charmante, aux murs blancs alors que les encadrements de fenêtre étaient peints en vert. Une voiture rouge des années 1950 était garée devant, comme si le temps s'était arrêté.

– Et si on sonnait ? a proposé Grete.

J'ai acquiescé et, voyant que personne n'en prenait l'initiative, j'ai emprunté le sentier gravillonné pour appuyer sur la sonnette. Pendant l'attente qui s'éternisait, j'ai formulé en pensée ce que j'allais bien pouvoir dire à la personne qui ouvrirait la porte.

B comme balle, une balle en plomb couleur cuivre trouvée dans un mur du Bandeklosteret ; elle est posée sur le bureau, à la maison, ratatinée comme une toque de cuisinier à la suite de son impact dans le mur, peut-être le résultat d'un jeu auquel les membres de la bande à Rinnan se seraient parfois adonnés pour amadouer les prisonniers : bâillonner un homme à une chaise dans la cave et jouer à qui tirerait au pistolet le plus près de lui sans le toucher.

B comme bébé. B comme bras, lorsque les bébés tendent leurs petits bras potelés pour ne pas perdre l'équilibre tout en rampant avec peine sur le plancher du salon. B comme brassière, lorsqu'on habille les bébés joufflus sur la table à langer alors qu'ils gigotent et agitent leurs jambes dénudées. B comme babillage, lorsque ce babillage se transforme en cris joyeux dès que les bébés en rencontrent d'autres de leur âge. B comme balbutiement, car le récit de la villa

Bandeklosteret en a un lui aussi, qui est l'histoire d'une crèche établie dans le sous-sol de la maison et dirigée par Else Tambs Lyche dans les années précédant le début de la guerre ; pendant qu'au premier étage le professeur – et botaniste à ces heures perdues – Ralph Tambs Lyche rassemblait les plantes du Telemark, les faisait sécher puis les rangeait dans ses archives méticuleusement tenues, sa femme dirigeait une crèche privée, si bien que la maison vibrait sous les cris des enfants, bien avant que des fils barbelés ne soient déroulés autour de la propriété, bien avant que des gardes ne soient placés devant l'entrée et que la violence ne pénètre dans les pièces.

B comme bambin, car nous en avons tous été un, car nous venons tous d'une enfance, sans que nous sachions comment la somme des événements et des émotions de nos premières années va descendre en nous, tels des sédiments au fond d'une mer, comment ils vont s'entreposer au plus profond de nous puis former des paysages et des comportements qui nous marqueront jusqu'à la fin de nos jours, de même que cette journée d'hiver va imprégner Henry Oliver Rinnan, qui n'a encore que dix ans.

Nous sommes en février 1927. Les flocons tourbillonnent dans l'air à l'extérieur de l'école de Levanger, ils commencent déjà à former des monticules de neige derrière la fenêtre près de laquelle Henry est penché sur son cahier d'essai. La frange dans les cheveux, il s'apprête à prendre sa gomme pour effacer la boucle du G dont il n'est pas satisfait quand il remarque un léger changement. En effet, l'institutrice s'interrompt en pleine phrase, dévisage le petit frère de Henry et, en se levant de son bureau, lui demande comment il va :

– Je te trouve bien pâle... Tu es malade ?

Henry voit les autres élèves échanger des regards, de minces étincelles s'allument dans leurs yeux impatients car la maîtresse s'avance entre les rangées. Dans un instant, elle va découvrir ce que Henry et son cadet ont tenté de cacher dès le début de la matinée : le petit frère porte des *bottines pour dames*, noires, une paire qu'une cliente a oublié

de récupérer dans la cordonnerie paternelle. Sachant pertinemment que cela causerait des problèmes, Henry a essayé de faire comprendre à leur mère qu'elle ne pouvait pas envoyer son fils en classe avec des chaussures de femme. Mais celle-ci lui a alors brandi devant la figure les bottes du petit frère pour lui montrer le décollement béant entre la semelle et le cuir. D'une voix qui renfermait toute impossibilité de contradiction, elle a rétorqué que le petit ne pouvait pas aller à l'école avec des chaussures dans cet état, il aurait les pieds trempés avant même qu'ils aient tourné au coin de la rue.

Les talons, heureusement, n'étaient pas très hauts, même si on voyait de loin qu'il s'agissait de chaussures de femme. Comme en plus les bottines étaient de plusieurs tailles trop grandes pour lui, son frère devait constamment replier les orteils pour ne pas trébucher et, par conséquent, marchait avec une allure étrange, artificielle. Arrivés à l'entrée de l'école, les deux frères sont passés à la hâte devant le groupe de garçons qui n'ont rien remarqué, par chance, trop accaparés par leurs petites affaires. Mais une fois dans la salle de classe, Henry a vu deux filles se donner des coups de coude puis ricaner en silence – or la maîtresse est arrivée l'instant d'après, ce qui les a tous obligés à se lever et à se placer à côté de leur pupitre pour lancer à l'unisson : « Bonjour, madame ! » Ils se sont rassis, Henry a très vite été absorbé par le travail scolaire, s'est concentré sur les lettres qu'ils devaient recopier, les unes à la suite des autres, au gré de pleins et de déliés soignés, du moins jusqu'à ce que la maîtresse interrompe sa leçon.

Et la voilà qui, la mine inquiète, s'avance entre les pupitres. Henry sent le rouge lui monter au visage, il voit son frère essayer de cacher ses pieds en repliant ses jambes sous la chaise. Cela ne lui est d'aucun secours. L'institutrice s'arrête devant lui. Elle est de toute évidence si abasourdie que les mots lui tombent de la bouche, comme s'ils étaient des objets qu'elle perdait.

– Mais... qu'est-ce que c'est que ces chaussures que tu as aux pieds ?

Les autres élèves pouffent de rire. Henry sent son cœur battre plus vite, il sent la honte lui brûler les joues, il tourne la tête vers son frère. Mais celui-ci ne dit rien, il a le regard aux abois, il est à court d'explication. Il ne doit surtout pas dire la vérité, songe Henry, à savoir que leur père cordonnier n'a pas pris la peine de réparer les chaussures de ses enfants ; il ne faut *surtout pas* qu'il dise ça, mieux vaut inventer un mensonge cousu de fil blanc, par exemple qu'il a pris les premières chaussures venues, ou encore qu'il voulait faire une plaisanterie et voir si quelqu'un s'en rendrait compte. Or il ne décroche pas un mot, rien. Bon, là il faut qu'il réponde quelque chose, pense à présent Henry, car son silence ne fait qu'empirer les choses, amplifier la honte. Alors Henry tousse, comme pour s'éclaircir la voix, un bruit qui dévie vers lui l'attention de l'enseignante et des élèves. Il sent leurs regards rivés sur lui. Leur insistance a le don de le déstabiliser encore plus, d'accélérer les pulsations de son cœur, mais ils ne doivent pas s'en rendre compte. Il est obligé d'intervenir, pense-t-il, d'aplanir d'une manière ou d'une autre cet incident. Aussi, il se contraint à soutenir le regard de l'institutrice et déclare :

– Oh, chez nous à l'atelier de cordonnerie, il s'amuse tout le temps à essayer différentes chaussures.

Il se façonne un rictus censé lui montrer que c'est une lubie. Mais il suffit de voir le visage de la maîtresse pour comprendre qu'elle ne le croit pas, d'autant qu'elle ne lui rend pas son sourire. Elle s'accroupit au contraire devant le pupitre du petit frère, pose une main sur son épaule et dit :

– Mais tu as maigri en plus...

D'une voix anxieuse, elle lui demande s'ils traversent une *si* mauvaise passe à la maison. Comprenant que la question peut être embarrassante pour les deux frères, elle la murmure afin que les autres ne l'entendent pas. Mais ce faisant elle rend l'instant plus scabreux qu'il ne l'est déjà : il devient évident pour tous les élèves que cette affaire est à crever de honte, qu'elle ne doit être sue par personne. Forcément, dans ces conditions, elle n'en est que plus truculente. Et

tout le monde l'entend, il en est sûr et certain ; la maîtresse a beau chuchoter, ses mots parviennent aux oreilles de chacun, transforment les visages en bouches entrouvertes et en regards scrutateurs.

Là, son frère n'a plus le choix, pense Henry, il doit répondre. Or non. L'air désarçonné, il lève d'abord une tête malheureuse vers l'institutrice puis se tourne vers son grand frère avec des yeux brillants de larmes qui l'obligent à cligner des paupières à plusieurs reprises. Il ne dit toujours rien. Il renifle, porte le bras à son nez. Le silence est total, profond, palpable.

Henry prend alors la parole, à haute et intelligible voix :

– C'est gentil de poser la question, mais tout se passe bien chez nous. Il a juste été un peu malade ces derniers temps. Vous pouvez continuer votre leçon.

À ces mots il baisse les yeux sur la phrase qu'il était en train d'écrire, s'empare de sa gomme pour effacer la boucle de G dont il n'était pas satisfait, balaie les pelures d'un revers de main, attrape son crayon et montre ainsi avec chacun de ses gestes qu'il n'y a pas lieu de discuter davantage, que le cours peut reprendre.

Il a l'impression que tous ses sens sont décuplés : il perçoit sans les voir les regards qui s'éloignent de lui, il entend le raclement des chaises contre le sol au moment où les élèves se redressent et le crissement des crayons qui grattent contre le papier, il entend la maîtresse ouvrir la bouche afin de poursuivre sa leçon, il sent le rire monter inexorablement dans la poitrine de ses camarades de classe, comme la vapeur veut s'échapper d'une casserole fermée par un couvercle.

Le cours terminé, l'institutrice signale au petit frère qu'il peut rester en classe pendant la récréation, et Henry également s'il le souhaite. Celui-ci la remercie, regarde par la fenêtre les élèves jouer et batifoler dans la neige. Les heures suivantes se déroulent sans encombre. La journée d'école enfin terminée signifie qu'il peut ranger les cahiers dans son cartable et emmener son frère pour qu'ils rentrent à la maison.

Ils sont obligés de traverser la cour de l'école, de se frayer un passage parmi les autres élèves qui ricanent et ne quittent pas le petit frère des yeux. Hilares, des garçons plus âgés désignent les bottines :

– Hé, regardez-la ! lâche le plus grand. À demain, mademoiselle Rinnan !

Son commentaire déclenche un fou rire généralisé, méprisant. La colère déferle d'un coup en Henry, une vague de ténèbres le pousse à bondir avant même de réfléchir et à planter son poing dans la figure de l'abruti qui vient de ridiculiser son petit frère. Il n'a pas le droit de se moquer de lui ! Il n'a pas le droit de parler comme ça ! songe-t-il, fou de rage. Il sent la rigidité de la pommette contre ses phalanges, il voit le garçon porter les mains à son visage et se tordre de douleur. Un instant d'incertitude plane au sein du groupe avant que les autres ne se jettent sur lui. Tout n'est plus qu'un chaos de regards noirs, de hurlements, de mains tendues vers lui, de doigts lui tirant les cheveux et le cartable dans son dos. La seconde d'après il est plaqué au sol, incapable de bouger les bras et les jambes.

– Hé, vous là-bas ! C'est fini, oui ?! crie un instituteur en se penchant à la fenêtre, la pipe dans une main.

Ils lâchent Henry à contrecœur, le laissent se relever, non sans lui chuchoter un avertissement à l'oreille :

– Tu perds rien pour attendre, Henry Oliver. Crois pas que tu vas t'en tirer comme ça !

Il frotte la neige de son pantalon. Il sent toujours la colère vibrer en lui, gronder si violemment qu'il a du mal à remplir ses poumons d'air, il a même l'impression d'être à bout de souffle. Il attrape la main de son petit frère et s'en va. Il marche vite, le plus vite possible. Il veut s'éloigner le plus vite possible de l'école et des autres élèves, pense-t-il en revoyant mentalement leur rictus méprisant, avant que ça ne dégénère pour de bon, avant qu'il n'y ait plus rien à sauver. Il porte désormais le ridicule en bandoulière, il va se coltiner cette histoire grotesque qui va faire jaser à l'école pendant des semaines et des semaines. Cette seule perspective suffit à raviver sa détresse car

il viendra bien un moment où ils lui régleront son compte, sans qu'il sache où ni quand. Car c'est à ça qu'il a fait allusion, le garçon qui lui a chuchoté l'avertissement à l'oreille : la promesse qu'ils le passeraient à tabac, qu'ils finiraient plus tard ce qu'ils viennent seulement de commencer, pense Henry en serrant les dents. Lui qui pourtant est toujours resté sur ses gardes, dès son tout premier jour d'école, lui qui a toujours veillé à ne pas sortir du lot, à éviter les conflits, lui qui a appris l'art du sourire poli pour arrondir les angles, qui a laissé les grands chahuter ou mener le groupe à la baguette, qui s'est maintenu en retrait quand ils ont grimpé dans les arbres ou joué au ballon ou fait semblant de se battre, parce qu'il savait dès le départ qu'il ne pouvait pas s'imposer, qu'il n'avait pas cette fibre, qu'il était préférable de ne pas attirer l'attention sur lui, qu'il valait mieux adopter un comportement lui permettant de n'être impliqué dans aucun ennui d'aucune sorte. C'était sa stratégie, et voilà qu'elle vole en éclats.

Si seulement son frère ne s'était pas mis à pleurer, pense-t-il en serrant un peu plus sa main dans la sienne, d'une poigne sans doute un peu ferme, ce dont il a conscience tandis qu'il accélère le pas. Son frère gémit. Tant pis, il n'a qu'à supporter la douleur, il doit apprendre à ne pas avoir ce genre de comportement, sans quoi il finira en chair à pâté, il sera le souffre-douleur dès que les autres élèves auront envie d'enquiquiner quelqu'un, ce qui ne manquera pas de rejaillir sur Henry, s'imprégnera en lui comme une mauvaise odeur, et il n'a vraiment pas besoin de ça, pense-t-il, lui qui est haut comme trois pommes, qui est le plus petit de tous les garçons de son âge en plus d'être sûrement le plus pauvre, puisque sa famille peine à joindre les deux bouts. Ils marchent du même pas pressé, Henry tire son petit frère tout en voyant du coin de l'œil que celui-ci grimace, en l'entendant lui demander de le lâcher, en pensant que ça lui fera les pieds, qu'il mérite une punition.

– Tu me fais mal, Henry Oliver !

Dès qu'il voit les larmes couler sur les joues de son cadet, Henry lui lâche la main et caresse délicatement l'endroit qu'il a trop serré.

– Pardon, dit-il – et il le répète plusieurs fois.

Le frère sanglote, frotte sa moufle contre son poignet. Ils continuent leur chemin. Henry se dit qu'il doit réconforter son frère, effacer toutes les traces de chagrin avant qu'ils ne rentrent chez eux : leur mère les assommera de questions si elle voit qu'il a pleuré, ils devront tout raconter, et qu'est-ce qui se passera ensuite ? Elle se fera encore plus de mauvais sang alors qu'elle a assez de soucis comme ça. Henry demande à son frère d'enlever ses moufles, de se moucher dans ses doigts puis de les nettoyer avec de la neige. Il lui obéit. Le froid lui rougit les mains, mais au moins elles sont propres. Henry retire ses moufles à son tour, s'humidifie les mains, essuie avec précaution du bout de l'index le pourtour des yeux de son frère. Puis il dit :

– On ne raconte rien aux parents, d'accord ?

– D'accord.

– Il ne faut pas leur causer plus d'ennuis qu'ils n'en ont déjà, pas vrai ?

– Si.

Henry essaie de dérider son frère, de lui faire oublier sa tristesse à cause de la rixe de tout à l'heure, des larmes, du froid. Il invente un petit jeu qui consiste à faire trotter ses doigts sur le bras de son frère et de lui chatouiller l'aisselle. Il finit par aviser leur vieille maison en bois, peinte en vert, située de l'autre côté du cimetière, avec la cordonnerie au rez-de-chaussée et l'appartement à l'étage. Il aperçoit sa mère passer derrière la fenêtre de la cuisine, elle est sans doute en train d'éplucher les pommes de terre, de couper des légumes ou de rincer du linge. Il découvre alors que la joie qu'il a réussi à rallumer dans le visage de son petit frère disparaît d'un coup et que les événements de la journée assombrissent ses traits.

– Ça va aller, lui dit Henry en posant une main sur son épaule qu'il caresse avec un sourire. Allez, viens !

Quand ils rentrent à la maison, une odeur de pommes de terre flotte en provenance de la cuisine. Dans le couloir, les chaussures sont alignées en rang d'oignons.

REMERCIEMENTS

Ce roman n'aurait pu être écrit sans l'aide de beaucoup d'autres, morts et vivants. Un merci tout particulier à Rikke, Grete et Jannicke, pour avoir partagé leurs histoires et leurs souvenirs et pour les innombrables discussions, pensées, images et larmes qu'elles ont apportées. Merci à mon éditrice Nora Campbell, qui peut voir au-delà de ce qui est écrit, et à Hilde Rød-Larsen, qui m'a fait envoyer ce manuscrit au moment le plus crucial. Merci aux bibliothécaires, aux scientifiques, aux survivants de la Shoah, aux auteurs de non-fictions et à tous ceux qui m'ont aidé dans ce travail, ainsi qu'à Annette, qui a vendu ce roman dans le monde entier avant même qu'il ne soit publié en norvégien. Je vous suis à jamais reconnaissant !

Ouvrage réalisé par *Cursives à Paris*